

Renaissance

Le printemps s'est imposé. Violettes et primevères ornent les jardins, l'herbe explose en touffe des mottes de terre humide. Le sourire des fleurs qui naissent. Comme si la nature me parlait. Il n'y a qu'elle qui donne sans quémander. De façon cyclique, elle se régénère. En marchant sur les trottoirs goudronnés qui conduisent au port de Marseille, je contemple ces brèches par lesquelles brindilles et feuilles poussent, la vie s'y immisce. Elle gagne la partie sur le béton des hommes. Fragilement, certes, mais il y a la terre sous ce goudron, et toutes les couches qu'on y mettra n'y pourront rien changer.

Je m'avance pour l'embarquement. Je retourne en Corse pour le week-end. Cette escale sera brève, mais ne se limitera pas à traverser la mer. J'attends ce moment depuis toujours. À l'intérieur, le combat contre d'atroces souvenirs va prendre fin. Pour que la vie gagne, comme sur ces trottoirs. Pour que je savoure la victoire, celle de la justice sur l'innommable. Celle que les aléas ont remportée pour moi. Ce soir, je foulerai ces terres accueillantes de l'île, je regarderai, en arrivant à Ajaccio, les bâtiments juchés sur les montagnes, nichés là, comme d'éternelles crèches. Promontoire scrutant l'horizon changeant au gré du jour et des saisons, offrant à qui veut bien les voir de multiples tableaux éphémères de soleil couchant ou d'aube vengeresse. La mer léchera le sable ocre en une ritournelle infinie qui tourbillonnera sur le sol, recrachant les algues, ravalant les souffrances. Celles que j'ai en moi depuis mes quatorze hivers.

J'arrive enfin. Je téléphone à ma mère. Elle sait ce que je suis venue faire. Je n'ai jamais oublié. Je retourne dans mon village pour retrouver le monstre-poison. Je connais le trajet par cœur. Néanmoins, je redécouvre avec émerveillement le décor. Le maquis fier, indomptable, les bancs de pierre granitique. Ceux qui s'y asseyent possèdent sur leur visage les marques de ce temps qui passe et qu'ils ne cherchent pas à maîtriser, cet ennemi sans âge pour le commun des mortels que rien ne peut terrasser. Il se délite. C'est tout.

Je pénètre dans la maison. J'ouvre les volets à persiennes qui craquent sous les mouvements de mes bras. L'air s'engouffre dedans, chassant l'odeur de renfermé et les pensées qui me tordent les entrailles.

Il y a longtemps déjà, mes grands-parents résidaient ici. Les rares mots qu'ils prononçaient étaient les mots de l'utile, les mots pour organiser le « faire », le « bâtir ». Jamais des mots pour le « ressentir ». Pas de place pour ça. Pas de place pour les bondieuseries ou les bons sentiments. En taiseux, ils s'affairaient aux champs, regroupaient les bêtes. Point. Cette maison. Le tombeau des non-dits et des émotions éteintes à grand coup de marmite en fonte. Pierre grisâtre rafistolée de part et d'autre. L'intérieur fait de bric et de broc. Au sol, des tomettes abîmées, d'immuables traces de boue à l'entrée. Le confort n'y était pas une priorité. Il ne faisait pas partie du cahier des charges. Et pourtant. Un sens singulier de l'accueil y régnait. Par une main sur l'épaule de celui qui a besoin de réconfort, par un sourire dans les yeux pour apaiser celui qui doute, par un couvert que l'on ajoute sur la table pour celui qui débarque inopinément. Mes grands-parents possédaient cette bonté d'âme, cette richesse du cœur, cette intelligence de la vie qui ne s'apprend pas seulement dans les livres. Ils ne s'étaient pas en longs discours. Ils agissaient.

Ils sont morts peu de temps après avoir su pour le monstre-poison. Après avoir appris ce qu'il m'avait fait subir lors des étés que je passais chez eux. Immonde secret.

Je me réfugie sous les draps humides quand l'obscurité s'étale sur les montagnes. Je repense aux mains du monstre-poison. Il glissait entre mes seins naissants un peu d'argent, il m'offrait des chocolats. « Il est si gentil. », confiais-je naïvement à mes grands-parents. « Il t'aime beaucoup. », me rétorquaient-ils. Et puis, un jour, il s'est collé à moi, a plaqué sa main sur mon dos. Puis ailleurs. Je n'ai pas lutté. Je n'osais rien faire. Rien. La honte m'a envahie à ce moment précis. Il m'a volé ma virginité et mon insouciance.

Le matin se pointe déjà. J'aime infiniment le matin et son silence qui s'interrompt par brève saccade: le miaulement d'un chat, une branche qui crisse, le pépiement d'un oiseau. J'apprécie la solitude éphémère, douce, apaisante, qui me coiffe et m'enveloppe. Les yeux qui s'ouvrent cahin-caha pour s'adapter à la luminosité naissante, les marques du sommeil qui n'ont pas encore disparu, les membres qui reprennent vie avec paresse dans le flottement pâle de la nuit qui s'évanouit. Ce moment fugace où tout reste à faire, avec ce décalage entre l'éveil de mes sens déjà à l'affût et ce corps engourdi qui traîne un peu la patte à se mettre au diapason.

Voilà, j'y suis. Le cimetière regorge de gens connus ou inconnus pour accompagner le monstre-poison à sa destination finale. J'ignore si le paradis existe, si l'enfer y fait face. Par

cette courte escale ici, j'acquiesce cependant une certitude : là où il est, le monstre-poison pourrit lamentablement.

L'après-midi se termine. J'attends la fin du jour, je la mendie presque. Elle arrive. Je prépare mon sac, j'enfile ma veste et ce qui me reste de courage. Je me dirige sur la tombe du monstre-poison. Je m'empare de la lettre que je lui ai écrite. J'y mets le feu et les cendres dansent sous le firmament fuligineux qui scintille, ma logorrhée manuscrite vomit son fiel. Les ténèbres s'envolent. La lumière revient en moi, opalescente. Des larmes cathartiques surviennent, mes paupières se plissent. Tout est fini, tout commence. Je referme le triptyque aux trois voyages : celui qui m'a conduit à franchir la Méditerranée, celui, ultime, du monstre-poison enfin rayé de la carte des vivants, celui de l'intérieur. Je ramasse mon sac, jette un dernier regard à la sépulture, je referme le portail du cimetière. Je m'engage sur un autre chemin. Il s'appelle renaissance.

Les petits bonhommes des oliviers

Il était une fois une petite fille qui se nommait Olivia. Pendant les vacances d'été, sa maman avait voulu lui offrir une semaine en Haute Corse dans une magnifique auberge qui se situait non loin d'un fleuve entouré d'oliviers.

Comme il faisait encore plus chaud que la veille, elles s'étaient réfugiées sous la grande serviette de bain, blotties l'une contre l'autre à l'abri du soleil. Le sommeil les rattrapa et elles s'endormirent d'un coup.

Soudain, la serviette bougea. Olivia ouvrit ses jolis yeux mais elles étaient plongées dans la pénombre.

- Réveille-toi mamounette, chuchota-t-elle. Regarde la serviette bouge! En effet, on aurait dit que des petits pieds et des petites mains sautillaient sur elles. Très étonnée, Olivia ôta la serviette d'un coup. En scrutant de plus près un énorme olivier qu'elle n'avait pas remarqué plus tôt elle se rendit compte qu'il était rempli d'olives vertes. Comme elle adorait ces petits fruits, elle se pencha pour en cueillir une. L'olive bougea. Curieuse, elle approcha son visage et se trouva face à un petit bonhomme tout vert avec des branches qui lui sortait de la tête, des noyaux à la place de ses yeux, de son nez et de sa bouche. Ses minuscules doigts ressemblaient à des rameaux et ses cheveux des feuilles.

- Bonjour Monsieur le Bonhomme des Oliviers, dit-elle d'une voix douce pour ne pas l'effrayer. Elle n'avait pas l'air étonné.
- Je vous Salue, dit le petit homme d'une voix aigüe, et lui tendit sa petite main. Je m'appelle Olive !
- Moi, je m'appelle Olivia, répondit la fillette, presque comme vous.
- Je sais ! s'exclama-t-il. Chez nous, on s'appelle tous Olive ou Olivia, et il pouffa de sa voix cocasse.
- Mais je ne vous ai pas vu cet après-midi, observa Olivia. Ou étiez-vous caché ?
- Nous sommes un peuple très ancien, lui répondit-il, on vit dans les oliviers et au bord de l'eau, alors vous voyez, cet endroit est parfait pour nous. Vous avez vraiment de la chance de nous apercevoir, ajouta-t-il. Seulement à une certaine heure de la journée, à une température bien précise et quand il n'y a personne autour peut-on se montrer. Mais toi, tu t'appelles Olivia et je suis ravi de faire ta connaissance. Il avait commencé à la tutoyer.

C'est bien dommage que tu ne sois pas une petite bonne femme des oliviers, ajouta-t-il, parce que le fils de notre roi Grand Olive cherche sa princesse et toi tu es parfaite!

- Mais je ne suis pas une olive moi et je n'ai que neuf ans ! Répondit Olivia amusée.
- Je le sais bien, dit son nouvel ami, mais puis-je te le présenter quand même ? Je serai tellement fier !

Olivia se tourna vers sa Maman.

- Pourquoi pas ? dit sa Maman, tu pourras en faire ton exposé pour la rentrée en CM1.

Le petit bonhomme tendit sa main en bois vers Olivia qui la lui prit. Ils avancèrent vers le gigantesque olivier et se faufilèrent dans les branches. Olivia se rendit compte qu'elle avait rétréci et ils avancèrent vers le monde secret des Bonhommes des Oliviers.

- Suis-moi, dit Olive, on ne va pas très loin, juste en Chine. L'intérieur de l'arbre était sombre et Olive lui expliqua que les yeux de son peuple étaient très sensibles à la lumière et que c'était pour ça qu'ils ne sortaient que la nuit.
- Le roi est en ce moment de l'autre côté de la terre avec son fils dans le pays aux yeux bridés, expliqua son guide,. Ils s'y plaisent énormément et ils parlent plusieurs langues. Ils sont tous deux polyglottes. Sais-tu qu'en Chine il y a aussi des oliveraies ? Tu veux savoir pourquoi ?
- Evidemment ! s'exclama Olivia. De quoi aurais-je l'air si je ne connais rien à l'histoire des olives quand je serai devant ton roi et son fils?

Son ami sourit, fier que sa nouvelle alliée le trouva intéressant.

- Et bien primo, continua-t-il. Si on fait un calcul rapide la Chine est 4000 fois plus grande que la Corse ! Deuzio, pour faire pousser des oliviers il faut beaucoup d'eau et de soleil et en Chine il pleut tout le temps en été. Les oliviers poussent comme du bambou là-bas !

Ils se retrouvèrent devant un petit engin prêt à les conduire jusqu'à la famille royale qui les conduisirent à travers la terre tels un ver de terre.

- Au pays des yeux bridés, continua Olive, nous sommes trop nombreux et allons devoir trouver un autre endroit pour vivre. On ne peut pas s'installer en Italie ni en Espagne parce qu'il existe déjà le peuple des Pommes de Terre avec qui on est en guerre et en Grèce c'est le peuple des Pécheurs qui a envahi toutes les côtes.

Ils atterrirent environ une demi-heure plus tard à l'intérieur d'un olivier encore plus immense que celui qui se trouvait sur la place de son village.

- Le jour va bientôt se lever, nous devons ramener le roi et son fils au fleuve avant qu'il fasse jour. Vite il ne fait pas trainer. Ils sont là-bas, tu les vois ? demanda son nouvel ami.
- Olivia, Olivia ! Entendit-elle. On aurait dit la voix de sa Maman, mais c'était impossible, elle l'attendait au bord du fleuve au pays des yeux clairs. Réveille-toi on doit rentrer, elle l'entendit dire. On s'est endormi ma puce. Allez !

Olivia ouvrit ses yeux plein de sommeil et s'aperçut que l'olivier au bord du fleuve n'était pas si grand que ça et qu'il faisait presque nuit. Elle se rendit compte surtout que les Bonhommes des Oliviers n'existaient que dans son rêve et qu'elle ne rencontrerait jamais le fils du roi Grand Olive. Elle était très déçue et suivit sa Maman en silence. Soudain elle trébucha sur le coin de sa serviette qui avait glissé de son épaule et bascula, la tête en première vers le grand olivier. Elle tendit sa main vers l'arbre pour éviter de se faire mal et entendit la petite voix fluette d'Olive qui lui dit :

- A demain Olivia, on se revoit demain, le fils du roi Grand Olive t'attend ! Et puis silence.
- Fais attention ma chérie, exclama sa Maman. Ça va ? On dirait que tu as vu un fantôme !

Olivia sourit en coin et fit un signe d'aurevoir au petit Bonhomme des Oliviers. Elle avait hâte de le retrouver ...

